

deux jeunes filles est de bon aloi. Aucune scène de cruauté ou de terreur ne troublera le sentiment de sécurité des enfants. Le jeune lecteur ou jeune lectrice apprendra même à ne pas craindre les extra-terrestres: leurs intentions pourraient être des plus pacifiques. Espérons que cette tolérance s'étendra dès maintenant aux étrangers ou aux Canadiens des minorités dites "visibles". L'auteur évoque même un système de justice humaine, non exempt d'"humour" (souvenir de Rabelais?), voire de "tendresse", dans un État de démocratie directe.

L'impression en caractères assez gros, bien lisibles, la couverture aux couleurs très évocatrices ajoutent encore à l'agrément de ce conte. Je regrette de ne pouvoir louer aussi chaleureusement les illustrations: elles me paraissent un peu lourdes et sombres, plus en rapport avec l'intrigue policière qu'avec la poésie cosmique qui, à mon sentiment, constitue le plus grand charme de *L'arbre aux tremblements roses*.

La simplicité de l'écriture, le suspens de l'intrigue, l'ambiance de science-fiction, l'intérêt des questions soulevées, surtout l'atmosphère poétique, l'évocation de l'harmonie et de l'unicité du monde m'engagent à recommander *L'arbre aux tremblements roses*: ce gracieux petit conte a sa place dans la bibliothèque des jeunes adolescents à côté des extraits des *Métamorphoses*.

Pierre Gérin est professeur honoraire à Mount Saint Vincent University (Halifax, Nouvelle-Écosse). Ses recherches sont orientées vers la littérature et les parlars franco-acadiens. Il est aussi l'auteur de nouvelles, d'une farce et de pièces radiophoniques.

ENTRE L'UTILE ET L'AGRÉABLE

Jacques Cartier: *L'or du Canada*, Jacques Lacoursière et Hélène-Andrée Bizier. Illus. Gilles Simard. Sainte-Foy, Charles-Huot, 1984. Non paginé 7,95\$ relié. ISBN 2-920590-00-6.

C'est peut-être à la littérature pour enfants que s'applique le mieux la définition horatienne du discours poétique, irrémédiablement déchiré entre l'utile et l'agréable. En effet, cette paralittérature prétend — *ad nauseam* — intruire tout en plaisant, divertir tout en ouvrant des horizons nouveaux. Et là réside la visée immédiate de *L'or du Canada*: "Les faits relatés par les auteurs et le scénariste respectent fidèlement la véracité historique. Il est évident par ailleurs qu'il leur a été impossible de les décrire tous dans un ouvrage aussi court, soumis de surcroît aux contraintes de la bande dessinée." D'emblée voilée donc notre ouvrage inscrit dans cette tension fondamentale et contradictoire. L'éventuel acheteur, d'un côté, sera rassuré par la crédibilité des auteurs

(Histoire oblige! Jacques Lacoursière et Hélène-Andrée Bizier sont des valeurs établies), par le sérieux pédagogique du “métatexte”, c’est-à-dire l’encadrement didactique (avant-propos, préface, ample glossaire — très riche en passant) et enfin, par la clarté de la présentation en soi, largement empruntée au modèle des albums *Astérix* (cartes, *dramatis personae*, etc.). De l’autre, cet acheteur sera à même de constater, sitôt le livre ouvert, les effets ambigus des “contraintes de la bande dessinée”. Les auteurs, au départ, respectent effectivement notre vision actuelle-areligieuse-de Cartier et soulignent “les objectifs fondamentaux de la mission . . . : trouver de l’or et la route des épices”, comme en témoigne l’épisode de la plantation de la croix (p. 10 et 11). S’il s’approprie en fait le lieu par ce signe, l’explorateur doit duper les Indiens méfiants et . . . lucides: “1) Ils semblent raconter que nous n’aurions pas dû planter cette croix en prenant possession de ce territoire. 2) “Je dois convaincre le chef de laisser cette croix. 3) Nous avons planté cette croix pour guider nos navires.” Ainsi, même un Pierre Perrault ne pourrait nier la scrupuleuse fidélité aux relations de Cartier.

La contradiction, cependant, se manifeste ailleurs. Dans la volonté expresse de “rendre les aventures . . . agréables à lire”. Les procédés auxquels on a eu recours, soit, les “anachronismes” avoués, les “nombreuses pointes d’humour” et l’invention du “chien de l’explorateur, à qui [sic] on a donné un rôle spécial”, créeront un certain malaise chez l’acheteur. Car celui-ci a le droit de se demander si le scénariste et dessinateur, Gilles Simard, a vraiment maîtrisé ces procédés. Plus crûment, s’il a réussi.

Revenons à l’épisode de la croix: comment l’a-t-on rendu agréable? Tout simplement en signalant, au bénéfice du charpentier, une erreur dans les mesures, si bien que, deux vignettes plus loin, la pointe inférieure de la croix, coiffée d’un rat, va percer la Chine. Il y a donc, dans l’adaptation du texte, un manque flagrant d’imagination. Les gags visuels, convenus, sont ceux de genre: on se sert plutôt mal d’un télescope (en 1534:) qui s’avère, dans la littérature enfantine, l’emblème de tout découvreur (p. 7); pour impressionner les indigènes, on fait tirer un coup de canon . . . et voilà le Rocher Percé (p. 12)!, etc. Les jeux de mots, affreusement scolaires, ne valent guère mieux: le chien Bijou se sent-il menacé de mort qu’il regrette aussitôt “ses amis Chou, Genou, Caillou, Hibou, Pou . . .” (p. 9); veut-on désarmer les Français que “être armé ou ne pas être armé, voilà la question” (p. 21), etc. Mêmes les inventions majeures accusent cette absence d’originalité. En premier lieu, le neveu de Cartier, Jacques Noel, reste tout au plus le support ou prétexte narratif de l’histoire: il permet, d’abord, d’éviter la plate reprise des trois relations en les insérant et en les unifiant dans un immense flash-back, et, ensuite, d’englober le jeune lecteur dans le corps du texte. Le petit Jacques, questionneur, va matérialiser le contrat didactique, essentiel à ce genre d’ouvrage. En outre, le chien à la dent d’or, Bijou, relève de la même stratégie pédagogique. Avatar de Milou, il canalise le processus d’apprentissage et en vient à exorciser les hantises fonda-

mentales. En effet, Bijou se distingue par ses dons: il peut flairer l'or, d'où son omniprésence dans le récit. Mais il ne sert pas qu'à incarner jusqu'à l'absurde l'avidité des Français; il va acquérir une valeur idéologique exemplaire. Les chiens figurent au menu des Indiens, ce qui explique, chez le cabot de Cartier, une peur et une méfiance salutaires à l'égard de ces derniers. Et nos terreurs, séculaires, refont surface à travers ce malheureux chien: sous l'Indien, le Sauvage; et derrière le Sauvage, le Cannibale. Nous voilà donc exonérés de la tentation du racisme, puisque le chien, seul, va subir la nature de l'Indien. Et le lecteur ne verra pas qu'à Cartier, longiligne et rusé, s'oppose Donnacona, courtaud, grassouillet et fourbe; qu'au costume des Français répond la nudité implicite des indigènes, etc.

Nul doute qu'un enfant de dix ans prendra "un plaisir extrême" à cette bande dessinée. Puisse-t-il, à l'instar de Jacques Noël, à refaire le périple de Cartier et découvrir son Histoire, l'histoire ambivalente de la Fondation. A cette condition, L'or du Canada, simple "pyrite de cuivre", vaut l'achat.

Daniel Chouinard enseigne la langue et la littérature française à l'Université de Guelph.

AMERICA AS BONBON

Uncle Jacob's ghost story, Donn Kushner. Macmillan, 1984. 132 pp. \$14.95 cloth. ISBN 0-7715-9806-8.

C.S. Lewis once called children's stories "the best art-form for something you have to say." Unfortunately, Lewis' remark has reached those whose grim duty it is to flog new books for children; hence, season after season, the guarantees festooning dust jackets, promising "universal themes," and pledging "appeal to readers of all ages." On rare occasions the promise is justified. We are assured, for example, that *Uncle Jacob's ghost story* is such a book; and — *pace*, honest cynicism — it is certainly true that Donn Kushner (whose *The violin maker's gift* won the Canadian Library Association's 1980 Book of the Year for Children award) has now given us another novel worthy of serious attention.

Uncle Jacob's ghost story deals with our idealism and our desire for power, and with the gulf dividing our glorious vision of what might be from the sordid fact of what is. The author brings these themes home through the story of Paul's Uncle Jacob. Eager to know more about the man denounced by his relatives as a "completely impractical person" who "went his own way. . . the family disgrace", Paul learns of his uncle's early life in a village in Poland, and of his two stage-struck friends, Simon and Esther, who dream of acting careers in New York. Jacob too dreams of America, and after watching some Cossacks